

Michka Sachnine

Grammaire du yorùbá standard

(Nigeria)



KARTHALA

Première description systématique de la grammaire yorùbá en français, cette grammaire n'a pas non plus d'équivalent en anglais. Elle décrit successivement le système phonologique et les mécanismes syntaxiques fondamentaux qui structurent le yorùbá standard parlé au Nigeria, sans négliger certaines formes dialectales. Son auteur, qui a inauguré à l'Inalco (Paris) en 1985 l'enseignement de cette langue et de la culture qui lui est liée, en remarquable pédagogue, conduit le lecteur de façon très progressive du plus simple au plus complexe. Elle réussit ainsi à satisfaire aussi bien le linguiste que la personne qui souhaite étudier la langue.

Le yorùbá, langue de la famille Bénoué-Congo, est parlé par plus de vingt-cinq millions de locuteurs. S'il est dominant au sud-ouest du Nigeria, il est aussi parlé dans une partie de la République du Bénin et du Togo et, suite à une émigration ancienne, dans nombre de pays d'Afrique de l'Ouest.

La culture yorùbá, célèbre pour les bronzes d'Ifè, a donné au monde de grands artistes, comme Amos Tutuola, auteur de *L'Ivrogne dans la brousse*, Wolé Soyinka, prix Nobel de littérature, Fela Anikulapo Ransom Kuti, inventeur de l'afrobeat, etc. Conséquence de la traite atlantique, elle a essaimé bien au-delà des limites de son espace historique. On connaît le Candomblé du Brésil ou la Santería de Cuba dont les origines remontent au système de croyances yorùbá que l'on retrouve également au Venezuela et dans les Caraïbes. Présente aux États-Unis depuis les années 1980, une importante diaspora yorùbá s'emploie activement à y diffuser sa culture et sa langue.

Michka Sachnine, docteur en linguistique, membre du Centre d'études et de recherche sur les littératures et les oralités du monde (CERLOM), est maître de conférences honoraire à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco, Paris) où elle a développé un cursus complet d'études yorùbá. On lui doit, outre de nombreux articles, le premier et le seul dictionnaire yorùbá-français (Karthala 1997), ainsi que la traduction annotée et commentée de la pièce d'Akinwumi Isola Une sombre destinée, théâtre yorùbá (Karthala 2003).

Dictionnaires et langues

Collection dirigée par Henry Tourneux



Cet ouvrage est publié avec le concours
de l'Institut national des langues
et civilisations orientales (Inalco)

KARTHALA sur Internet : www.karthala.com

Paielement sécurisé

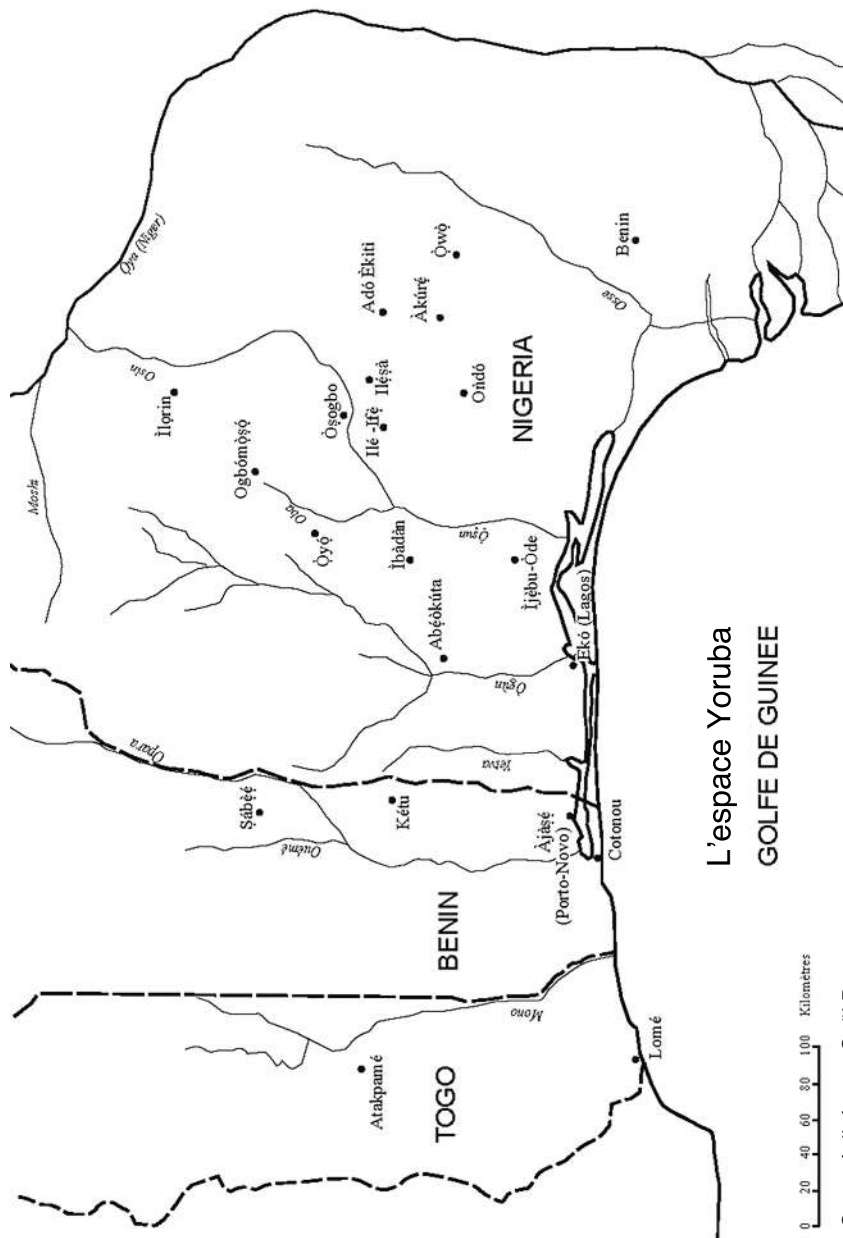
Couverture : Statuette de bois représentant Šàngó, reconnaissable à ses cheveux tressés. Avant d'être déifié, il aurait été le troisième roi d'Ọ̀yọ́. Dieu de l'orage, de la foudre et du tonnerre, il inspire la peur car il peut foudroyer ceux qui, ayant osé le prendre à témoin *Šàngó ń gbọ́* « Que Šàngó entende ! », seraient parjures.

© Éditions KARTHALA, 2014
ISBN : 978-2-8111-1298-1

Michka Sachnine

Grammaire du yorùbá standard (Nigeria)

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**



L'espace Yoruba GOLFE DE GUINÉE

Carte réalisée par Gaël Brunet

Remerciements

Au terme de ce travail, mes pensées vont vers ces amis qui acceptèrent la tâche ingrate de le relire ; ma profonde amitié leur est acquise de longue date :

Gérard Dumestre, professeur de bambara à l'Inalco, lut la première mouture d'une partie du manuscrit ; ses observations bienveillantes, mais sans concession, me permirent de revoir les passages manquant de clarté ;

Maryse Hetzel, son amitié indéfectible m'accompagne depuis le lycée : elle lut l'ensemble du texte, traquant fautes et maladresses d'expression ;

Hélène Courtin, professeur de vieux bulgare à l'Inalco, avec sa générosité habituelle, n'hésita pas à répondre positivement à ma demande de relecture ; sans son aide, je n'aurais pu venir à bout des mauvaises surprises que me réservait la mise en page ;

Gilles Delouche, professeur de langue et littérature siamoises à l'Inalco, ami fidèle, particulièrement en période d'épreuves, me prévint gentiment : « Tu sais, il en faut des relectures pour éliminer un maximum de fautes et/ou de coquilles ! », il en élimina bon nombre et posa les bonnes questions.

Et comment ne pas mentionner ces autres ami(e)s qui, tout au long de ce travail m'ont soutenue, chacun, chacune, à sa manière :

Jean-Charles Hilaire, maître de conférences de hausa à l'Inalco, avec qui j'ai pu partager mes interrogations et clarifier ma pensée grâce à des échanges fructueux ;

Cécile Jeannerod, attentive et confiante, son soutien ancré dans la certitude d'un point final fut efficace ;

Jean-Luc Martineau, maître de conférences d'histoire contemporaine de l'Afrique sub-saharienne à l'Inalco pour tous les points d'histoire qu'il m'a aidée à préciser ;

Michèle Therrien, professeur de langue et culture inuit à l'Inalco, ne manqua jamais de s'enquérir, de façon aussi subtile que résolue, de l'avancement du travail.

Merci à Nicolas Aubry, maître de conférences de langue et linguistique yorùbá à l'Inalco, son attente silencieuse et amicale fut motivante.

Last but not least, je veux témoigner de mon affection et immense reconnaissance envers les Yorùbá, hommes et femmes, ils sont nombreux, qui m'ont guidée vers la découverte aussi rude que captivante de leur langue et de leur culture. À eux tous et spécialement à Lólá Dúrójaiyé, Rẹ̀mí àti Fúnṣọ̀ Ṣọ̀nàiyà, Báýọ̀ Ògúndíjọ̀ (†), Akinwùmí Ìṣòlá, Akin Akínyẹ́mí, Fẹ́mí Euba, Tẹ̀midayọ̀ Ọ̀lágúnjú, je dis : « *Ẹ kú irànlówọ̀, ẹ kú àtìlẹ̀hìn, ẹ ẹ̀seun gidi gan-an ni, mo dúpẹ̀ lówọ̀ yín tọ̀kàn-tọ̀kàn* ».

Merci aussi à George Alao, maître de conférences de langue yorùbá à l'Inalco, qui fut un collaborateur dont j'ai pu apprécier les qualités pédagogiques dans l'enseignement pratique de sa langue.

Je tiens à témoigner tout mon respect à Robert Ageneau, fondateur des éditions Karthala et à Xavier Audrain, son nouveau directeur, pour leur engagement éditorial jamais démenti. J'ai également bénéficié des précieux conseils d'Henry Tourneux, directeur de la collection « Dictionnaires et langues », de sa relecture très attentive du manuscrit et de ses corrections bienvenues.

Préambule

Eni tó mọ ihín kò mọ ọhún ; alágbèdẹ ọ roko (proverbe yorùbá).

« Celui qui connaît ici ne connaît pas là-bas, le forgeron ne connaît pas le travail de la terre. »

Après la parution du *Dictionnaire usuel yorùbá-français* et pour répondre à des demandes réitérées, il m'a semblé utile de publier cette *Grammaire du yorùbá standard*, fruit de longues années de recherche et d'enseignement, d'autant qu'il n'existe pas, à ce jour, de grammaire du yorùbá en français¹.

Ce travail s'adresse aux étudiants francophones afin de les aider dans l'apprentissage et la compréhension des mécanismes qui organisent cette langue et de leur donner une clef d'accès à une pensée et une culture. Il peut également retenir l'attention de chercheurs ou de toute personne curieuse du fonctionnement des langues.

J'ai essayé de rendre compte des faits de langue le plus simplement possible tout en étant aussi précise que je l'ai pu, sachant qu'il s'agit là d'une première pierre sur laquelle d'autres pourront bâtir.

Comme les Yorùbá me l'ont souvent répété : *èdè yorùbá kò lè tán !* litt. « La langue yorùbá ne peut finir ! », puis expliqué : « On n'en a jamais fini avec le yorùbá ... ».

1. À côté de manuels en anglais destinés aux locuteurs non yorùbá, il existe quelques grammaires en anglais dont on trouvera les références dans la bibliographie. Nombre de petites grammaires écrites en yorùbá sont destinées à l'enseignement primaire et secondaire. Il n'est pas exclu qu'il y ait des ouvrages parus aux États-Unis ou ailleurs dont je n'ai pas eu connaissance.

Introduction

L'espace yorùbá

Les différents groupes yorùbá occupent majoritairement le sud-ouest du Nigeria où ils représentent environ trente millions de la population de ce pays¹, les régions de Kétu et de Sabé situées à l'est de la République du Bénin, celle de Dassa à l'ouest et, au Togo, la région d'Atakpamé. On trouve aussi dans toute l'Afrique de l'Ouest d'importantes communautés yorùbá correspondant à une émigration relativement ancienne.

Mais l'influence de la culture des Yorùbá s'étend bien au-delà de cet espace. En effet, le système de croyances et le panthéon riche de ses quatre cent une divinités², transmis par ceux qui allaient devenir esclaves dans le Nouveau Monde, connaît actuellement une extension considérable.

Si l'origine yorùbá de cultes tels que le candomblé au Brésil ou la santería à Cuba est bien connue, peut-être sait-on moins que leur influence s'est diffusée en d'autres contrées : au Venezuela, dans les Caraïbes, en Amérique du Nord et ailleurs encore.

Les Yorùbá

Les différentes communautés occupant l'espace dit yorùbá, divisées en groupes et sous-groupes, étaient organisées en royaumes indépendants ou semi-indépendants, ou en cités-États, et il n'existait pas de terme générique pour les désigner. Même si on parle aujourd'hui de la langue yorùbá et des Yorùbá, le terme, relativement récent, a été intro-

1. L'appartenance ethnique n'est pas mentionnée dans les recensements du Nigeria (le dernier date de 2006). Selon les chiffres publiés en 2011, le pays compterait 165,5 millions d'habitants.

2. Nombre symbolique indiquant un très grand nombre.

duit par les Hausa, probablement vers le début du XIX^e siècle, en référence aux seuls Yorùbá³ d'Òyó dont ils étaient les voisins directs. De fait, un terme généralement unique désignait à la fois le royaume, souvent sa capitale, les groupes eux-mêmes et la langue qu'ils parlaient. Ainsi, un Òyó reconnaissait Òyó comme capitale du royaume d'Òyó où l'on parlait òyó, de même pour un Ifẹ, un Oòdó ou un Ìjẹbu, etc. Il n'y avait donc pas réellement de sentiment d'appartenance à une entité commune yorùbá. Au Bénin, les Yorùbá sont souvent désignés par le terme 'Nago' dont l'origine reste obscure, et qui a été adopté en Côte d'Ivoire où réside une importante communauté yorùbá.

Néanmoins, la conscience d'une certaine identité culturelle partagée (mythes fondateurs, systèmes de croyances, organisation socio-politique) et d'une parenté linguistique, va permettre de faire émerger, notamment durant la période coloniale et lors des luttes pour l'indépendance, un sentiment d'appartenance à un même ensemble. Les identités sont donc multiples : ainsi au niveau local, un Yorùbá revendiquera son appartenance à son sous-groupe d'origine (*Èkìtì, Ifẹ, Ìjẹbú*, etc.), voire à sa ville d'origine, *ilú* et, s'il communique avec un 'pays', à sa concession de naissance, *agboolé*, attachement qui demeure très fort encore, même s'il s'en est éloigné depuis longtemps. Ce même Yorùbá se reconnaîtra comme *omọ yorùbá* « enfant/fils yorùbá » (vocabulaire marquant clairement la filiation) face à d'autres groupes linguistiques du Nigeria, ou Nigerian face aux peuples d'États différents, ou lors d'un match de football par exemple.

Les premières études sur le yorùbá⁴

Il n'existait donc pas de langue yorùbá identifiée comme telle, mais un *continuum* dialectal relativement différencié, le degré d'intercompréhension entre les différents parlers 'yorùbá' variant considérablement d'une zone à l'autre. Pour des raisons extra-linguistiques, un yorùbá standard qui deviendra la langue commune a commencé à se développer vers la première moitié du XIX^e siècle.

Pour en comprendre la formation, un bref historique des premiers travaux sur le yorùbá s'impose.

3. Du hausa, *Yarbawa /Yarabawa* (pl.).

4. Pour plus de détails, se reporter à l'ouvrage de P. E. H. Hair *The Early Study of Nigerian Languages*, 1967/1969.

Les études sur la langue ‘yorùbá’ commencèrent à Freetown (Sierra Leone) avec l’arrivée de missionnaires européens appartenant à la *Church Missionary Society*, C.M.S.

En 1787, une colonie y fut fondée par un groupe d’aboli-tionnistes anglais et, dès le début du XIX^e siècle, des missionnaires de la C.M.S. la rejoignirent. L’un de leurs objectifs était la traduction de la Bible dans les langues ‘locales’, aussi furent-ils certainement parmi les plus actifs pour l’étude des langues parlées par les différentes communautés de cette ‘colonie’. Ils commencèrent à relever des glossaires en travaillant avec d’anciens esclaves, notamment les Aku⁵, esclaves affranchis revenus du Brésil vers leur terre d’origine.

Au Royaume-Uni, la traite transatlantique des esclaves fut officiellement interdite en 1807, pourtant les traversées de navires négriers continuaient. Cependant, certains échappèrent à l’esclavage grâce à la marine britannique qui contrôlait, puis arraisonnait les bateaux en partance pour le Nouveau Monde. Ils furent regroupés à Freetown. C’est ainsi que Samuel Crowther Ajayi, originaire du village d’Oṣogun (État d’Ọ̀yọ́), eut la chance d’échapper à ce voyage maudit et arriva à Freetown en 1821 (ou 1822) à l’âge de douze ans environ. Devenu adulte, il participe activement aux enquêtes menées, par les missionnaires, sur un certain nombre langues représentées dans la communauté.

Entre 1819, date de la première liste de mots publiés en yorùbá⁶ par un diplomate anglais (Bowdich) et 1842, lorsque le quartier général des missions anglicanes pour le Nigeria fut transféré de Badagry à Abéòkúta (1846), les études sur la langue se firent donc d’abord à Freetown. Dans un second temps, ce fut avec des informateurs du pays ègbá.

Samuel Crowther Ajayi, le plus célèbre de ces missionnaires pour ses travaux sur différentes langues, devint le véritable pionnier des études yorùbá mais, compte tenu du contexte géographique, elles furent plus fondées sur le parler ègbá⁷ que sur celui d’Ọ̀yọ́, ce que reflètera la traduction de la Bible.

En 1828, Hannah Kilham, quakeresse et éducatrice, publia le premier vocabulaire d’importance accompagné de notes gramma-

5. C’est ainsi qu’étaient désignés les Yorùbá revenant du Brésil. Selon une étymologie populaire, le terme serait lié à un type de salutations communes commençant par ‘*ẹ kú...*’.

6. Il s’agit d’une liste de numéraux.

7. Dans le parler ègbá, par exemple, le phonème /n/ suivi de la voyelle /i/ est réalisé [ɲ] contrairement au standard : *lí* (ègbá) > *ní* (standard) ; la plus ancienne traduction de la Bible en yorùbá daterait de 1848.

ticales ; elle fonda aussi une école pour filles en prônant, selon un principe révolutionnaire à l'époque, que les langues africaines fussent utilisées comme médium d'enseignement : l'aku et une langue mandé furent choisies à cet effet.

John Raban, envoyé par la C.M.S. et arrivé à Freetown en 1825, décida de mener une étude intensive sur le yorùbá. Entre 1830 et 1832, il publia ses premiers travaux : vocabulaires, notes grammaticales et phrases constituèrent la première monographie sur une langue du Nigeria. Entre 1842 et 1844, deux autres missionnaires, H. Townsend et C. A. Gollmer firent également un travail important sur cette langue. Outre un vocabulaire, quelques textes et des proverbes, ils publièrent la traduction de certaines prières et celle de l'Évangile selon Saint Matthieu.

Samuel Crowther Àjàyí fit un travail considérable sur sa langue. En 1843, il publie un premier précis de grammaire basé sur le modèle des langues latines et européennes et entreprend la traduction du Nouveau Testament et de l'*Anglican Book of Common Prayers*. À partir de 1848, il publie des fragments du Nouveau Testament. En 1849, il publie le premier abécédaire yorùbá et en 1852, une nouvelle édition révisée de sa grammaire. En 1865, il révisé l'édition complète du Nouveau Testament publiée par Schön et Gollmer. La traduction de l'Ancien Testament s'étalera sur une vingtaine d'années (1867/89). La production incessante et la qualité des traductions de S. Crowther le firent considérer comme le père de la littérature écrite.

C'est avec la publication, en 1952, du livre d'Ida Ward, *An Introduction to the Yoruba Language*, que l'on peut dater les premières études 'modernes' sur le yorùbá : pour la première fois, il n'est pas fait appel aux catégories des langues européennes pour en décrire le fonctionnement ; une large part est consacrée à l'étude des sons de la langue ainsi qu'à l'analyse systématique des tons et de leur fonction. En 1958 paraît le dictionnaire de R. C. Abraham, *Dictionary of Modern Yoruba*, précédé d'une esquisse grammaticale et d'une étude très fine des tons et de leur modification. Le seul regret qu'on puisse formuler serait l'absence d'un index anglais-yorùbá.

Depuis, les recherches faites notamment par des linguistes yorùbá⁸ n'ont fait que s'intensifier : notons la première thèse sur la grammaire yorùbá basée sur le modèle transformationnel de Halliday par Ayo Bamgboṣe, et publiée en 1966, puis celle de Olalede Awobuluyi sur la syntaxe du verbe, publiée en 1967.

8. Se reporter à la bibliographie en fin de volume.

L'orthographe du yorùbá⁹

Dès le début des études yorùbá, les problèmes liés au passage à l'écrit d'une langue sans écriture se posèrent avec acuité. H. Kilham avait défini quelques principes de base : ne pas utiliser différentes 'lettres' pour un même son et inversement. Mais les difficultés augmentaient au fur et à mesure que s'approfondissait la connaissance de la langue. Se posait notamment la question de l'utilisation de signes diacritiques et de doubles consonnes pour les sons inconnus dans les langues européennes, celle des tons, même si leur fonction n'était pas encore vraiment identifiée, celle des consonnes et des voyelles nasales ou nasalisées.

Certaines conventions adoptées au cours de différentes réunions d'experts ne sont pas toujours appliquées. Ainsi, les auteurs ne notent pas tous les tons, on peut parfois repérer une confusion entre /h/ et /y/ dans la graphies de certains termes, *ehín* ~ *eyín* « dent », ou de verbes dits séparables comme *bàjé* ou *bà jé* (?), « abîmer, être abîmé », etc.

On peut également regretter que la graphie du remarquable dictionnaire d'Abraham¹⁰ – à ce jour inégalé – n'ait pas été modernisée malgré ses multiples rééditions, ce qui n'en facilite pas la consultation.

En 1875, se tint à Lagos la première conférence des missionnaires pour essayer de résoudre les différences existant dans leur pratique du yorùbá. Pour la grammaire, il fut alors recommandé de se baser sur le parler d'Òyó.

Une réflexion fut menée sur les questions d'orthographe et les nombreux problèmes soulevés par ce passage à l'écrit d'une langue uniquement orale.

Les principales difficultés furent liées à la notation des voyelles et/ou des consonnes dont le timbre est modifié par l'environnement, à celle des tons et des phénomènes d'assimilation, de contraction ou d'élision vocalique et à celle de la division des 'mots'.

L'histoire du yorùbá standard est un peu celle du long processus de la standardisation de l'orthographe qui s'étendit sur près d'un siècle et demi.

En simplifiant, on peut dire que l'orthographe sur laquelle les missionnaires s'accordèrent reflète essentiellement la phonétique du parler d'Abẹ̀òkúta (ẹ̀gbá), alors que la syntaxe reflète plutôt celle des parlers d'Òyó et d'Ìbàdàn (proche de celui d'Òyó).

9. Pour une étude détaillée sur cette question cf. A. Bamgboṣe, 1965.

10. Cf. Armstrong, la bibliographie.

Plus tard, la standardisation par les linguistes s'est faite dans le sens du parler òyó. Pour l'usage littéraire, les normes ont été fixées par les licenciés du St Andrew College de la ville d'Òyó (le plus ancien – et pour longtemps – le seul collège de formation des professeurs). On a souvent estimé que le standard était l'équivalent du parler òyó. Cela n'est pas tout à fait vrai dans la mesure où les phonèmes sont plutôt ceux du parler ègbá (exemple l'opposition /s/ – /ʃ/ existe dans le parler ègbá, mais non dans celui d'Òyó, de même la voyelle nasale /en/¹¹ du parler òyó est réalisée /an/ en standard).

L'importance grandissante d'Òyó, puis d'Ìbàdàn¹², ne fit que confirmer la place prééminente du parler òyó dans le développement du standard : nombre de traits phonétiques appartiennent au parler ègbá, la morphosyntaxe est plus proche de ceux d'Òyó et d'Ìbàdàn. Toutes les études et recherches menées par la suite (langue et culture au sens très large), et ce, jusqu'à une époque récente, furent essentiellement liées à l'espace òyó¹³. De ce fait, il existe assez peu d'études dialectales sur les différents parlers 'yorùbá' et l'histoire de l'espace yorùbá est surtout traitée à partir d'un point focal, Òyó-Ìbàdàn.

Peut-on parler d'une influence du standard sur les autres dialectes ? Celle-ci se fait surtout sentir dans les centres urbains à cause de l'hétérogénéité des populations. Les gens éduqués apprennent la langue commune, l'utilisent entre eux et influencent ainsi les autres. Même dans les villes plus petites, en raison de la scolarisation (le yorùbá est enseigné à l'école), l'influence du standard s'étend : en l'étudiant, les élèves perdent peu à peu leur parler et influencent ainsi ceux qui les écoutent.

Ce yorùbá standard, diffusé grâce à la scolarisation et à son utilisation dans les médias, est aujourd'hui compris dans toute l'aire yorùbá, sinon parlé par tous.

Au Nigeria, les enfants sont, en principe, alphabétisés dans leur langue. Concernant l'espace yorùbá, c'est le yorùbá standard qui est théoriquement le médium d'enseignement dans le primaire, voire dans

11. Hapax en standard, sa seule occurrence se trouve dans le démonstratif *ìyẹn*.

12. À l'origine, Ìbàdàn était un camp militaire qui servit de ville refuge lors des guerres intra-yorùbá du XIX^e siècle ; dès lors, elle connut une croissance considérable et devint la ville la plus peuplée d'Afrique de l'Ouest.

13. Cela peut s'expliquer historiquement : Òyó devient le quartier général des Britanniques dès 1906 puis capitale de la province, après avoir été choisie comme centre des missions à l'avant-garde de la conquête de l'intérieur de l'espace yorùbá – au détriment d'autres villes dont Ibadan – et ce jusque vers les années 1931/34 où le résident de la province s'installe.

le secondaire, et des études yorùbá sont proposées dans les principales universités du sud-ouest du pays.

C'est ce yorùbá standard que décrit cette grammaire. Il est enseigné à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco) à Paris. L'orthographe de tous les exemples qui sont donnés dans cet ouvrage est conforme aux normes actuellement en vigueur (cf. A. Bamgbose, 1965, réédité jusqu'en 1980), bien que, depuis la parution de son livret, certaines modifications aient été proposées, notamment celles mises en œuvre par un comité de spécialistes réuni sous les auspices du gouvernement fédéral du Nigeria en 1974.

À titre d'exemple, lorsque la voyelle finale d'un verbe est nasale, le pronom objet de 3^e personne du singulier porte obligatoirement le trait de nasalité marqué par /n/ : *fún* « donner » > *fún un* « lui donner », ou encore le ton bas assimilé ne doit plus être marqué par un point, mais par un redoublement de la voyelle : *ló.ní* « aujourd'hui » > *lónìí*, etc.

La langue yorùbá

Le yorùbá fut longtemps classé dans le groupe des langues Kwa de la famille Niger-Congo¹⁴. Selon les dernières recherches, il fait maintenant partie des langues *défoïdes* de la famille Bénoué-Congo, elle-même incluse dans la macro-famille Niger-Congo.

Comme cela a été noté dans l'introduction, il n'y a pas une langue yorùbá (dire 'yorùbá' doit être entendu 'yorùbá standard'), mais un *continuum* dialectal qui peut être divisé en trois grandes zones¹⁵.

1. Le yorùbá du Nord-Ouest

Il correspond géographiquement à la partie du pays qui constitua, avec notamment les villes d'Òyó, d'Ìbàdàn, l'ancien empire d'Òyó et l'espace ègbádò-ègbá ;

Les parlers de ce groupe se caractérisent linguistiquement par :

- une négation marquée par un morphème spécifique *kò* ;
- des auxiliaires aspecto-temporels indépendants du verbe ;
- la fricative vélaire du proto-yorùbá /ɣ/ réalisée /w/.

2. Le yorùbá du Sud-Est

Il correspond à la partie de l'espace yorùbá qui fut longtemps

14. Cf. J. Greenberg *Languages of Africa*, Bloomington, Indiana University, 1996.

15. Cette classification ne concerne que l'espace yorùbá du Nigeria situé au sud-ouest du pays.

intégrée à l'empire du Bénin¹⁶ avec les villes d'Ondó, d'Ijèbu, d'Òwò, d'Ìkalè et d'Ìlaje.

Les parlers de ce groupe sont moins novateurs que ceux du Nord-Ouest. Ils se caractérisent notamment par les traits linguistiques suivants :

- la négation et les distinctions aspecto-temporelles se font par changements vocaliques des pronoms personnels et des tons ;
- l'initiale vocalique /u/ est possible ;
- les fricatives vélares /ɣ/ et /ɣʷ/ du proto-yorùbá sont maintenues.

3. Le yorùbá central

Il s'agit de la zone autour des villes d'Ifè, d'Iléṣà et du pays Èkìtì. Les parlers de ce groupe sont caractérisés par des séries de phénomènes transitoires :

- lexique proche des parlers du Nord-Ouest ;
- formes affirmatives et négatives exprimées par les pronoms personnels ;
- système d'harmonie vocalique caractérisé par l'opposition tendue/relâchée ;
- disparition de la fricative vélaire du proto-yorùbá.

Typologiquement, ces langues sont caractérisées par une structure syllabique ouverte, l'absence de suites consonantiques, des phénomènes d'harmonie vocalique, deux séries de voyelles (orales et nasales), un ordre canonique *SVO* ; toutes sont des langues à tons.

Le yorùbá est une langue de type isolant : les morphèmes constituant des unités indépendantes, ils ne sont donc pas amalgamés aux termes qu'ils marquent. Les 'mots' correspondent donc à des lexèmes ou à des morphèmes de structure syllabique *V* ou *CV*.

Outre les deux grandes catégories lexicales que représentent les noms et les verbes, le yorùbá possède une autre catégorie de lexèmes, les idéophones, et quatre sous-catégories de morphèmes : les fonctionnels, les conjonctions, les auxiliaires aspecto-temporels et les particules énonciatives. Il n'y a pas de catégorie adjectivale, les 'vrais' adjectifs, à savoir les termes n'assumant que la fonction épithète, sont en nombre très limité : *ènìyàn ílá* « une personne importante », *ènìyàn rere* « une personne gentille », *owó gidi* « du vrai argent » (pas de la fausse monnaie), *òrẹ́ gidi* « un ami véritable ».

Les catégories verbale et nominale, de par leur morphologie, sont assez facilement identifiables : un verbe n'a jamais d'initiale vocali-

16. Ne pas confondre avec l'actuelle République du Bénin.

que ; il est, sauf exception, monosyllabique (*dé* « arriver », *kí* « saluer », *kú* « mourir », *wà* « être, se trouver », etc.) ; le nom est le plus souvent dissyllabique et à initiale vocalique (*àlá* « rêve », *èrò* « idée, pensée », *ẹ̀bà* « pâte de manioc », *ilù* « tambour », *odó* « mortier », *okó* « houe », etc.).

La fonction des éléments d'un énoncé est marquée par leur position, ce qui implique un ordre relativement strict des constituants (sauf en cas de focalisation impliquant le déplacement, en tête d'énoncé, du ou des éléments focalisés) : *SVO*, *Bísí ra dòdò* « Bísí a acheté du plantain frit », ou déterminé déter-minant, *ilé(e¹⁷) Bísí* « la maison de Bísí », *ilé(e) wa* « notre maison », *ilé méjì* « deux maisons », etc.

Le yorùbá n'a ni genre grammatical ni déterminants obligatoires. Plus que singularité ou pluralité, c'est la nature de ce dont on parle qui est marquée.

Plus que le temps, c'est l'aspect¹⁸ qu'indiquent les marqueurs verbaux placés entre le sujet et le verbe.

L'arabe, l'anglais et le français sont les principales langues auxquelles le yorùbá a emprunté, les emprunts à l'arabe ayant le plus souvent transité par le hausa. Mais quelle que soit la langue d'emprunt, les lexèmes sont nécessairement modifiés de façon à être conformes à la structure morpho-phonologique du yorùbá : ni suites consonantiques, ni syllabes fermées. Ainsi « table » devient *tábìlì* ou *tẹ̀bù*, « street » (rue) *títì*, « iron » (fer à repasser) *ááyọ̀nù*, etc. Si les emprunts à l'anglais et au français sont principalement liés à l'introduction d'objets ou de concepts nouveaux, les emprunts à l'arabe sont essentiellement liés au vocabulaire religieux *àlùwàlá* « ablutions », *kádàrá* « destinée », *lávàní* « turban », *sàkà* « aumône », etc. ; parce qu'ils sont plus anciens et donc intégrés dans la langue, ces derniers sont moins immédiatement identifiables.

La grammaire du yorùbá

Cette grammaire est particulièrement destinée aux étudiants francophones désireux d'apprendre le yorùbá standard et de comprendre comment se structurent les mécanismes qui organisent cette langue.

17. Cet allongement vocalique marquant la relation de détermination n'est pas conservé dans la graphie standard.

18. Le procès est envisagé, non dans une chronologie (temps de l'énonciation mis en rapport avec ce dont on parle), mais dans la façon dont il se déroule.

Sachant que les étudiants n'ont pas nécessairement de formation linguistique, elle vise à être accessible aux non-linguistes tout en décrivant, aussi précisément que possible, toutes les structures de base de la langue.

Sachant aussi que la terminologie peut varier au gré des différentes écoles théoriques, j'ai évité, autant que faire se pouvait, l'emploi d'un vocabulaire trop spécialisé, en ayant recours à une terminologie plutôt 'traditionnelle'.

L'approche se veut progressive, du plus simple au plus complexe, c'est-à-dire en partant des lexèmes et de leurs constituants immédiats qui permettent de construire des phrases (généralement désignées par le vocable 'phrases simples'). Celles-ci correspondent de fait à des propositions indépendantes (syntagme nominal + syntagme verbal), pour décrire ensuite les phrases correspondant au minimum à deux propositions dépendantes (généralement appelées 'phrases complexes').

Quels critères retenir pour distinguer les propositions indépendantes ou phrases simples des propositions dépendantes ou phrases complexes ?

1. Les phrases simples

Elles correspondent à des propositions indépendantes, c'est-à-dire que chaque proposition constitue en elle-même une unité complète, à la fois sémantiquement et grammaticalement.

2. Les phrases complexes

Elles correspondent à des propositions dépendantes, la dépendance pouvant relever de la subordination ou de la coordination. Dans les deux cas, la construction d'une phrase sémantiquement et grammaticalement complète, est liée à trois types de dépendance entre au moins deux propositions pour la subordination et à un seul pour la coordination.

Dans le cas de la subordination, la dépendance entre les propositions peut être liée soit à un constituant nominal ou verbal, soit à l'ensemble d'une des propositions par rapport à une ou plusieurs autres (on parle alors de principale et de subordonnée introduite par une conjonction de subordination).

Dans le cas de la coordination, les propositions dépendantes sont dans un rapport d'équivalence syntaxique.

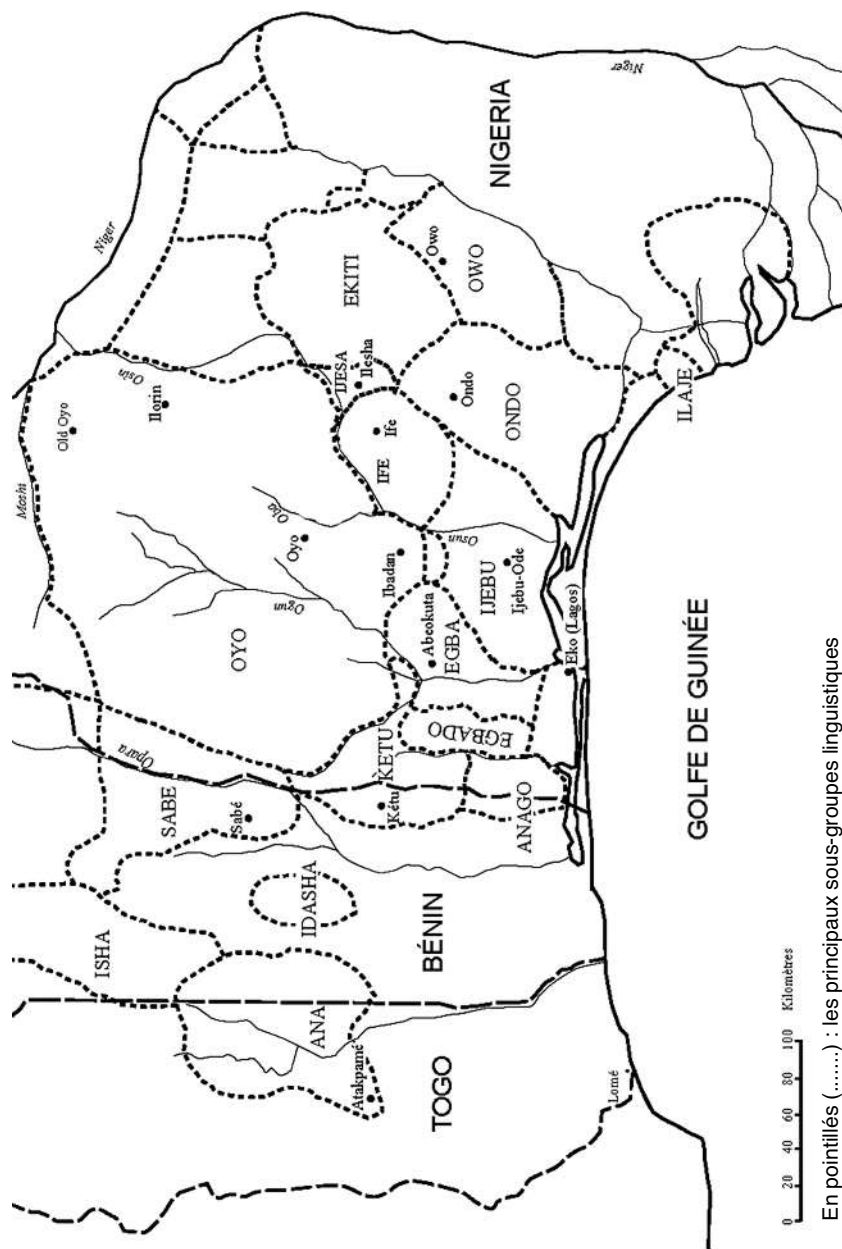
La grammaire comprend deux grandes parties, chacune divisée en chapitres. La première partie traite de la phonologie, la seconde de la syntaxe.

La première partie (Phonologie) est divisée en trois chapitres :

- Ch. I : les phonèmes (consonnes, voyelles).
- Ch. II : les tons.
- Ch. III : les lexèmes (structure canonique).

La deuxième partie (Syntaxe) est divisée en quatre chapitres :

- Ch. IV : les deux grandes catégories lexicales (noms et verbes).
- Ch. V : les différents constituants des phrases simples (syntagmes nominal et verbal) et leurs expansions qui permettent de construire une phrase indépendante dont le noyau (hors expansions) est constitué d'une séquence *SV(O)*.
- Ch. VI : les modifications d'une phrase simple (focalisation, interrogation directe/indirecte, discours rapporté, relation d'équivalence, diathèse).
- Ch. VII : les phrases complexes (subordination, coordination, juxtaposition).



En pointillés (.....) : les principaux sous-groupes linguistiques de l'espace yorubá.

Carte réalisée par Clément Verfaillie

Abréviations

anaph. : anaphorique
angl. : anglais
ant. : antériorité
asp-t : aspecto-temporel
aux. : auxiliaire
C. : consonne
cf. : confer
dér. : dérivation
emph. : emphatique
ex. : exemple
fut. : futur
haus. : hausa
i.e. : *id est*
inac. : inaccompli
intsif. : intensificateur
litt. : littéralement
loc. : localisateur
masc. : masculin
n. : nom
nég. : négation
obj. : objet
pers. : personne
pl. : pluriel
poss. : possessif
pr. : pronom
pr. obj. : pronom objet
prép. : préposition
prov. : proverbe
prfx. : préfixe
qqch. : quelque chose
qqn : quelqu'un
rel. : relatif
sg. : singulier
TAM : Temps-Aspect-Mode
V. : voyelle
vb. : verbe
< : vient de
> : devient
→ : donne

() : dans les exemples, précision par rapport au yorùbá ou au français

[] : désigne un son

/ / : désigne un phonème

~ : variante

⇔ : indique une équivalence sémantique

§ : paragraphe

∅ : renvoie à une forme zéro

* : agrammatical / n'existe pas

Mis à part les exemples signalés par les abréviations ci-dessous, tous les autres proviennent soit de mon dictionnaire, soit de mes enquêtes de terrain.

Fag. : Fagunwa, D. O., *Ògbójú Ọdẹ nínú Igbó Irúnmalẹ*, Thomas Nelson and Sons Ltd, 1950.

Ìṣò. : ÌṣòLÁ, A., *Ó le kú*, University Press Limited in association with Oxford University Press, 1979.

John. : Johnston, R. O., *Ìyábò 2*, University Press Limited, Ibadan, 1985.

Oke. : Okediji, O., *Atótó arére*, University Press, Ibadan, 1981.

La graphie utilisée dans ce travail est conforme à l'orthographe standard en usage et tous les tons sont notés.

J'ai choisi de ne pas franciser les noms propres, noms de personnes ou de villes, dans les traductions françaises.

Mis à part le paragraphe sur les séries verbales, afin d'éviter les lourdeurs et les répétitions, le mot à mot au-dessous de chaque exemple yorùbá n'a pas été donné.

PREMIÈRE PARTIE

PHONOLOGIE

CHAPITRE I

LES PHONÈMES

Les consonnes

Le yorùbá compte dix-huit consonnes graphiquement notées, mais [l] et [n] étant en distribution complémentaire, seules dix-sept sont des phonèmes.

Les labio-vélaires sourde /kp/ et sonore /gb/ n'ont pas leur équivalent pour un locuteur francophone.

	lab.	dent.	pal.	vél.	lab.-vél
occlusives sourdes		t		k	kp
fricatives sourdes	f	s	ʃ	h	
occlusives sonores	b	d	dʒ	g	gb
sonantes nasales	m	N [n/l]			
sonantes orales	w		y		
vibrante		r			

Légende : *lab.* : labiale ; *dent.* : dentale ; *pal.* : palatale ; *vél.* : vélaire ; *lab.-vél.* : labio-vélaire.

Conventions graphiques

La graphie ne présente pas de difficulté particulière puisque ce sont les lettres de l'alphabet latin que choisirent les missionnaires pour transcrire la langue lorsque furent menées les premières études. Le point souscrit fut adopté pour les phonèmes qui n'avaient pas de correspondances graphiques en caractères latins.

- La palatale sourde /ʃ/ est transcrite par le ‘s’ plus un point souscrit → *ṣí* « ouvrir ».
- La bilabiale sourde /p/, étant absente du système, la lettre ‘p’ a été retenue pour transcrire la labio-vélaire sourde, /kp/ /kpa/ → *pa* « tuer » ; la sonore correspondante est transcrite par le digraphe ‘gb’.
- L’affriquée sonore /dʒ/ est transcrite par le ‘j’, /edʒò/ → *ejò* « serpent ».

Prononciation

À part les deux labio-vélaires, les consonnes du yorùbá ne présentent pas de difficultés particulières de prononciation pour un locuteur francophone.

- Les consonnes *f, b, m, w, t, d, n, l, s, y, k, g* se prononcent comme celles du français.

Quelques précisions

- /r/ se prononce comme le ‘r’ anglais à un battement ;
- /s/ toujours sourd, se prononce comme le ‘s’ de « soleil » ;
- /ʃ/ se prononce comme le ‘ch’ de « champagne »
- /j/ se prononce comme le ‘j’ de « jazz » ;
- /g/ toujours vélaire se prononce comme le ‘g’ de « gare » ;
- /h/ n’est que faiblement aspiré ;
- /kp/ et /gb/ : les deux sons constitutifs de chacun de ces phonèmes doivent être prononcés simultanément.

• Deux points de phonologie

1. *s / ṣ*

Le système phonologique du yorùbá standard est fondé pour partie sur le parler ègbá (évoqué dans l’introduction) et sur celui d’Ọ̀yọ́.

Le parler ègbá marque l’opposition phonologique entre /s/ et /ʃ/, contrairement au parler ọ̀yọ́. Dans la langue standard, cette opposition n’est pas totalement stabilisée et, pour un certain nombre de lexèmes, la palatale sourde est indifféremment réalisée /s/ ou /ʃ/ *èèsì ~ èèṣì* « faute, erreur », *ọ̀sẹ̀ ~ ọ̀ṣẹ̀* « savon », etc.

2. *l/n* un seul phonème

Si l’orthographe les conserve, [l] et [n] ne constituent pas deux phonèmes, la nature de la voyelle qui les suit conditionnant leur réalisation : ils sont en distribution complémentaire. Le phonème /N/

se réalise [n] devant une voyelle nasale¹ et [l] devant une voyelle orale. Cela se produit lors d'une contraction qui implique nécessairement une élision vocalique (la contraction verbe + objet² étant la plus fréquente). De plus, toute voyelle qui suit une consonne nasale est nasale ou nasalisée.

Ainsi, dans le cas d'une contraction suite à une élision vocalique :

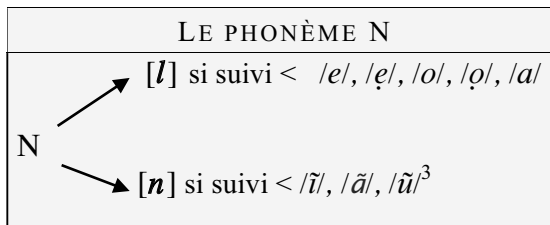
ó ní [nĩ] owó > ó lówó « Il a de l'argent. »
ó ná [nã] owó > ó nówó « Il a dépensé de l'argent. »

Dans le premier exemple, c'est la voyelle nasalisée [ĩ] du verbe qui est élidée et la consonne nasale /n/ du verbe, en contact avec la voyelle orale /o/ du nom, se réalise [l].

Dans le deuxième exemple, c'est la voyelle orale /o/ du nom qui est élidée ; la consonne nasale /n/ du verbe suivie de la voyelle nasale [ã] se maintient.

En résumé, la consonne nasale /n/, qui est toujours suivie d'une voyelle nasale, se réalisera // dès lors que cette dernière est élidée et qu'elle se trouve en contact avec une voyelle orale.

<i>l / n</i>	
<i>ó ní ilé > ó nílé</i> Il a une maison.	<i>ó ní oko > ó lóko</i> Il a une ferme.
<i>ó ní ewúrẹ > ó léwúrẹ</i> Il a une chèvre.	<i>ó ní ọbẹ > ó lọbẹ</i> Il a un couteau.
<i>ó ní ẹrú > ó lẹrú</i> Il a un esclave.	<i>ó ní ajá > ó lájá</i> Il a un chien.



1. Cf. ch. I, § sur les voyelles nasales.

2. Cf. ch. IV, § sur les verbes transitifs.

3. Pour mémoire, on ne trouve pas de voyelle initiale /u/ ou /ũ/, qu'elle soit orale ou nasale, en yorùbá standard.